

Les jeunes touristes face au besoin d'exister

Plaidoyer pour un voyage responsable

FRANCK MICHEL

ANTHROPOLOGUE

DIRECTEUR DE LA REVUE HISTOIRE & ANTHROPOLOGIE

(fm98@caramail.com)

(1) Cf. Franck MICHEL, *Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Strasbourg, Ed. Histoire & Anthropologie, 2002 (1^{re} éd. Armand Colin, 2000), cf. également www.histoire-anthropologie.fr.st. En complément de cet article, on peut également lire : "Des hôtes et des autres. Tourisme et altérité", *Espaces*, n° 171, mai 2000, pp. 14-21.

Joseph Kessel estimait, avec un brin de naïveté, que l'“*on voyage pour la beauté de la Terre et l'amitié des hommes*”. Certes, ces pratiquants-là de l'ailleurs, qui rendent à la beauté et à l'amitié leurs lettres de noblesse, existent, mais ils se font rares et ils vivent aux marges des autoroutes touristiques. Pour les jeunes tentés par le voyage, l'expérience relève souvent de trois quêtes complémentaires, dont le quotidien de nos sociétés accuse cruellement le manque : du sens, du jeu et de la paix⁽¹⁾.

QUÊTE DE SOI ET SENS DE LA COMMUNAUTÉ

Nos sociétés modernes policées, marquées par la compétitivité, l'efficacité et la rentabilité, stressées par de fausses urgences que l'on s'impose, n'ont plus guère de place

– et encore moins de temps – pour le ludique, la fête, le calme, le silence, la spontanéité, l'imprévu, etc.

Ne dit-on pas que le temps, c'est de l'argent, et qu'il ne s'agit de tout faire pour ne pas de le perdre ? À tel point qu'une publicité pour une banque française, s'adressant ici aux jeunes en particulier, conseille de "ne plus aller lentement car le monde bouge"... Une course de vitesse qui ressemble étrangement à du sur place !

Car comment expliquer, pour certains, le besoin d'aller méditer dans le Sahara pendant leurs congés, d'aller s'isoler et se recueillir dans un monastère tibétain ou, plus près de chez nous, d'aller faire le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle ou de se balader sur un âne dans les Cévennes, tout cela pendant les vacances annuelles...

Ces pérégrinations saisonnières attirent sans doute davantage, ne serait-ce que pour le coût, des personnes ayant dépassé la trentaine. Mais cela dépend, les jeunes voyageurs semblant aujourd'hui rechercher, plus tôt que leurs prédécesseurs, les plaisirs supposés de la campagne, de la tranquillité, voire du confort et de la sécurité...

Mais si certains touristes de la tranche d'âge 15-25 ans n'hésitent pas à surprendre leurs parents pour leur conformisme en voyage, d'autres optent résolument pour des quêtes diverses, exotiques ou non, de sensations fortes. Car – et c'est une banalité de le rappeler – sans prise de risques au préalable, l'aventure "risque" de se révéler bien fade, et ne mérite même plus son nom : "*Partir, prendre la route, c'est vivre à fond. C'est se fondre dans le paysage. C'est traverser les apparences et s'habituer aux différences*" nous dit Jacques Lanzmann dans *Le Chant du voyage* (1998). Si l'aventure avec un grand A n'est plus la même que celle qu'ont peut-être connue nos pères, son mythe reste vivace et omniprésent dans nos imaginaires du voyage.

De nos jours, les jeunes recherchent plus des ambiances que des lieux, des événements que des sites. Ils ont un engouement pour les festivals et toutes formes de grands rassemblements. Les publics varient fortement, mais la démarche reste identique : visiteurs de proximité ou voyageurs au long cours, rassemblements politiques ou spirituels, manifestations culturelles ou musicales, etc. Que ce soient un fest-noz "traditionnel" (même si la tradition s'avère "réinventée"), une retraite à Pâques d'un groupe de jeunes paroissiens jurassiens, ou un gigantesque rassemblement contre la mondialisation, comme celui de Porto Alegre au Brésil, le besoin de vivre – et d'exister – au sein de la communauté, ici régionale, religieuse ou politique, s'affirme de plus en plus au moment où l'individualisme semble avoir atteint ses limites. Le voyage devient ainsi un mode d'accès à l'Autre, que l'on aille au village voisin ou au Brésil ! Partir c'est d'abord sortir, puis s'ouvrir à d'autres, si possible avec d'autres un peu – ou beaucoup ! – comme nous...

BESOIN DE JEU ET ENVIE DE FÊTE, COMME REMÈDE CONTRE LA MOROSITÉ...

Le jeu rapproche les hommes, et les hommes qui voyagent retrouvent le jeu. Cela est encore plus vrai pour les jeunes. En effet, le voyage permet de renouer avec des pratiques ludiques oubliées ou délaissées, en raison de la primauté du travail ou des études, mais aussi de l'argent. Ses pratiques sont parfois aussi banales que le jeu de cartes, le fait de jouer au football, d'aller au cirque, de jouer au volley sur la plage ou de se raconter des blagues au fond d'une forêt tropicale... Le sociologue Edgar Morin le soulignait déjà au milieu des années 1960 en comparant la vie des vacances à un grand jeu : "*On joue à être paysan, montagnard, pêcheur, homme des bois, à lutter, à courir, nager*" (1965). Surtout, lorsqu'il y a du jeu, la fête n'est jamais très loin !

Une demande encore mal connue

Le voyage, une étape importante dans la construction de l'individu

Les jeunes recherchent l'esprit de la fête aussi bien que le mythe de l'aventure. Souvent, ils tentent de combiner les deux. Le caractère festif investit tout l'univers du voyage car, sans la fête, le voyage n'est que déplacement.

Et l'on remarquera que les lieux majeurs du tourisme international sont généralement propices à la fête, même artificielle ou commercialisée. Les grands sites touristiques, mais aussi les lieux moins courus prisés par les voyageurs "alternatifs", sont d'abord des lieux de fête, c'est-à-dire des endroits où l'on peut faire la fête – s'éclater – ce qui ne signifie pas obligatoirement qu'on la fera...

Des circuits fondés sur les seules manifestations festives (les carnivals de Venise, de Bâle, de Nice, de Rio, et maintenant de Salvador de Bahia, ou les kermesses, férias espagnoles, "tourisme des pubs" en Irlande, *Oktoberfest* à Munich...) sont désormais très prisés par des voyageurs en quête d'émotions fortes, d'ivresses divines ou de défoulements à plus d'un titre thérapeutiques...

La fête est donc l'occasion d'un débordement social exceptionnellement accepté par l'ensemble de la société afin d'évacuer les frustrations accumulées au fil du temps par le travail – à l'entreprise ou à l'université – et le stress, ainsi que par les soucis quotidiens, notamment financiers et affectifs, de la vie des jeunes en Occident. C'est pourquoi la fête est ce moment béni de gaspillage, de dépenses spectaculaires et ostentatoires, de dons de toute nature, de débauche collective, etc. Un instant privilégié où l'on enterre sa timidité, ses problèmes, ou encore sa "vie" de garçon ou de jeune fille...

Une fête qui se mérite est d'abord un acte collectif au service de la collectivité tout entière. Une société qui sait bien libérer le sens de la fête – qui elle-même libère pour un temps compté tous les sens – est une société qui contrôle bien sa population. Cuba en constitue un parfait exemple : alors que les dures conditions de vie des Cubains pendant les longues années du régime castriste perdurent, la fête – avec toujours de la danse et de la musique – reste l'un des deux exutoires (avec le sport) offerts à une population à bout de force, en particulier les jeunes, avides de changement. La salsa est même devenue, avec le cigare et le rhum (mais aussi les femmes...), le principal argument touristique pour attirer les voyageurs du monde entier ! Les jeunes touristes occidentaux répondent d'ailleurs plutôt "bien" à l'appel du pied, et en un sens de détresse, de la jeunesse cubaine – elle aussi mais à sa manière – en quête de devenir. Ici ou ailleurs, chez "nous" ou chez "eux", le sentiment de liberté et le besoin d'exutoire se font pressants face au conditionnement et aux pressions de toutes sortes qu'exercent les sociétés.

Les performances accompagnent les rites dans les sociétés dites traditionnelles. Elles sont en revanche désacralisées dans nos sociétés laïques et moins holistiques : danses, chants, jeux, expressions corporelles ou émotionnelles disparaissent sous nos ciels et nos yeux. Nous nous voyons soudain contraints de partir pour retrouver ailleurs le sens de la fête : une fête "spontanée", quoique minutieusement organisée, mais pas une fête commerciale, et jonglant avec la mémoire et l'histoire pour en justifier l'existence ! Mais cela n'est évidemment pas toujours le cas. Le voyageur, jeune ou moins jeune, trouve aussi dans la fête, comme dans l'ailleurs, les moyens de se "ressourcer".

En Occident, la fête s'est désacralisée et banalisée au cours des dernières décennies, les jeunes gens se tournant alors vers ces "spectacles de substitution" que proposent les fêtes foraines, les temples de la consommation ou les soirées privées. Les débordements se font rares et sont vite canalisés par une société répressive qui n'ose pas se l'avouer. La réflexion de Roger Caillois (1950), expliquant que les vacances ont remplacé les fêtes et qu'à une phase de paroxysme

a succédé une phase de détente, est intéressante à plus d'un titre et reste d'actualité malgré plus d'un demi-siècle d'ancienneté. Prolongeant l'analyse de Caillois, on arrive à distinguer deux entités, dont l'une tend à se substituer à l'autre : les vacances (le tourisme) et la fête (la cérémonie sacrée) :

– **vacances, tourisme**, mouvement centrifuge. Chacun part de son côté, c'est la notion d'individu et d'avoir qui prime. Il s'agit de s'isoler du groupe (le vide, la fuite) : laïcité, profane ;
 – **fête, cérémonie sacrée**, mouvement centripète. Tous s'assemblent au même point. C'est la notion de personne et d'être qui prime. Il s'agit de communier avec le groupe (la plénitude, les retrouvailles) : religiosité, sacré.

Comme le signale Roger Caillois, avec la déliquescence de l'esprit originel de la fête apparaissent les vacanciers, qui deviennent ensuite des touristes et vont voir des fêtes là où elles existent encore, comme on regarde un spectacle.

Le tourisme est l'envers de la fête : là où naît le tourisme disparaît la fête, sauf si elle se folklorise au point de devenir commercialisable et de satisfaire les désirs d'une catégorie peu "regardante" de voyageurs.

Les vacances laïques viennent graduellement remplacer les fêtes religieuses, mais les temps nouveaux laissent apparaître une forte création de fêtes laïques, républicaines et consuméristes, en même temps que les vacances tendent à se sacrifier par le biais de l'essor d'un tourisme religieux ou encore du fait que le voyageur-touriste moderne sacrifie lui-même son périple pour le transformer en pèlerinage.

Pour les jeunes touristes occidentaux, l'association vacances-fêtes ne pose guère de problèmes puisqu'elle caractérise, le plus souvent, le sens même de son existence. Ici et là en même temps, à la fois seul et avec les autres, on *zappe* de la laïcité à la spiritualité, on veut l'aventure sans négliger le confort, etc. Ce grand écart est symptomatique du désir de nombreux jeunes, dont les repères restent flous dans un environnement global qui ne l'est pas moins. Ce brouillage permet aussi la prise de risque, quelquefois pour le meilleur (la quête de l'autonomie, par exemple), et parfois pour le pire, avec par exemple les dérapages du tourisme-voyeur dans les pays en guerre ou les ravages du tourisme sexuel...

À Sulawesi en Indonésie, anciennement les îles des Célèbes, les Toraja font l'objet d'un engouement touristique international, notamment pour leurs célèbres cérémonies funéraires. Les Occidentaux participent quelquefois plus ou moins directement à la fête (en offrant des "dons"), mais le plus souvent ils assistent, éberlués et passifs, au spectacle environnant dont le sens profond leur échappe. Surtout, ils observent, photographient, filment des pratiques religieuses qu'ils ont oubliées ou jamais connues.

Il est souvent intéressant de voir les jeunes touristes étrangers mimer dans les moindres détails les agissements des touristes plus "anciens", y compris pour des comportements assez regrettables... J'ai ainsi vu quatre jeunes Français s'asseoir à tour de rôle sur le cercueil d'une défunte pour se faire photographier ! Feraient-ils la même chose en France ? Certainement pas...

Par ailleurs, c'est même avec une certaine mélancolie que les touristes voient sur place les autochtones pratiquer ce qu'ils ne pratiquent plus, jouer lorsqu'ils ne jouent plus, rire lorsqu'ils ont du mal à sourire, penser aux autres alors qu'ils se referment sur eux-mêmes. Fort heureusement dans ce cas – et là Caillois a tort –, la fête ne disparaît pas au contact du tourisme, au contraire elle évolue, change et se développe même pour intéresser à nouveau une partie de la population locale qui, au fil du temps, s'en était détournée. Une situation qui n'empêche ni le succès du christianisme et de ses avatars, ni l'affirmation du contrôle de l'État sur les fêtes et ce qu'elles rapportent financièrement et économiquement⁽²⁾.

(2) Sur ce sujet, lire également : Franck MICHEL, *Tourisme, culture et modernité en pays Toraja, Indonésie*, Paris, L'Harmattan, 1997, notamment pp. 185-220.

Le voyage, une étape importante dans la construction de l'individu

Avec le besoin de vivre la pluralité des mondes à l'intérieur du nôtre, le retour du sacré et la vague de commémorations – facteurs partiellement responsables du développement d'un voyage de mémoire ou d'un tourisme du souvenir – qui caractérisent notre époque incertaine, la fête fait un retour en force ces dernières années. N'est-ce pas toujours en situation de "crise" que le besoin de fêter devient plus fort, plus urgent, et les débordements plus extrêmes ?

Louis-Sébastien Mercier, dans son *Tableau de Paris* de 1781, constatait, non sans lucidité, que "toute fête basée sur la bûche est immortelle". Aujourd'hui, la fête est de retour avec quelques notables changements mais, comme le note Michel Raffoul dans les colonnes du *Monde* en février 1999, l'essentiel reste que "tout est bon pour faire la fête" : "Peut-être verra-t-on bientôt surgir un carnaval brésilien en version française, une Sainte-Catherine revue et corrigée, et pourquoi pas une Sainte-Fidèle ?"

On note donc que les fêtes évoluent, certaines disparaissent et d'autres survivent ou renaissent. De multiples manifestations festives connaissent auprès des jeunes un engouement surprenant (Halloween, fêtes "traditionnelles" reconstituant notamment des scènes et des décors du Moyen Âge, Saint-Valentin...), certaines déclinent (fête nationale, fêtes de fin d'année ou de Pâques, voire fêtes du 1^{er} mai et du muguet...), d'autres enfin se créent en dehors du système consumériste, même si elles sont rapidement rattrapées par lui : les parades Techno de Berlin ou d'ailleurs, la Gay Pride, les *rave parties*, etc. Cet emballement, une fois passée la vague spontanée, répond à une stratégie de consommation et même de commercialisation moins avenante.

Les fêtes sont ainsi espacées dans le temps et plus "spécialisées", convenant aux besoins d'une plus grande partie de la population. Parmi les fêtes récemment créées en France, on peut citer la fête du cinéma, la fête de la musique (au succès désormais incontesté), la fête des grand-mères, la Saint-Patrick, la fête des secrétaires, les fêtes du pain, du vélo, du vin, du Beaujolais nouveau, la fête des fleurs, la fête des rois et, bien sûr, Halloween à laquelle les Français accordent une importance démesurée...

On remarque que toutes ces fêtes font l'objet de petits ou grands déplacements, de voyages intérieurs et extérieurs. Importantes ou anecdotiques, ces fêtes attirent de plus en plus de touristes et de jeunes, ainsi que des jeunes voyageurs français ou étrangers jusque dans les moindres recoins de la Vieille Europe... De nombreuses agences de voyages, notamment à destination d'un public étudiant, proposent dans leurs brochures de courts séjours sur les lieux ou les environs des festivités, des concerts, des carnivals, etc.

Les *trekkers* des ailleurs peuvent également se retrouver avec les marcheurs du dimanche dans le cadre de la fête de la randonnée (créée en 1994 et se déroulant le 21 juin, c'est-à-dire le même jour que la fête de la musique). Enfin, les festivals, les salons et les expositions complètent cet enthousiasme pour des retrouvailles communautaires le plus souvent bienvenues. La fête restaurée permet de retrouver une convivialité perdue. Et souvent aussi de (re)souder les jeunes entre eux, comme pour mieux lutter contre leur propre image (et celle des médias où l'on parle sans cesse de la "violence des jeunes" !) ou seulement supporter les affres de la vie redevenue "normale"...

Par ailleurs, nous observons l'augmentation de qu'il convient d'appeler des comportements néotémiques – le phénomène de néotémie consistant à adopter un comportement de jeune adulte ou d'adolescent alors qu'on a déjà atteint la force de l'âge ou l'âge mûr –, cela est particulièrement repérable dans les fêtes traditionnelles dans les contrées les plus oubliées ainsi que, dans une moindre mesure, dans nos fêtes de villages réinventées.

La naissance de l'individu se caractérise par l'affirmation de l'indépendance de la personne,

capable de s'autodiriger ; et le tourisme est une apparition liée, et même due, à la naissance de l'individu à la suite du développement de la civilisation industrielle et de l'intériorisation de la notion de temps libre. En réintroduisant davantage le ludique et le festif dans l'univers du nomadisme, le sens du voyage garderait tout son sens, et le voyageur fêtard et joueur préserverait d'autant mieux une éthique de l'errance, sérieusement menacée dans ses fondements, mais ainsi susceptible de ne pas être trop facilement récupérable par la société dominante. Ce nouveau type de voyageur pourrait bien porter le nom de *voyajoueur*. Du jeu à l'éducation, il n'y a qu'un pas. Et, sur sa trace, l'éducation au voyage et le respect d'autrui posent peut-être les jalons d'une timide voie vers la paix, fondée sur la rencontre culturelle...

LE VOYAGE, FACTEUR DE PAIX DANS UN MONDE EN GUERRE ?

Septembre 2001, février 2003... : la planète n'est – dit-on – plus très sûre. Non seulement elle se dégrade à grande vitesse mais, en plus, s'y aventurer revient à risquer sa vie ! C'est du moins ce qu'on nous dit. La liste des "pays à risques" ne cesse de s'allonger et le Quai d'Orsay décourage les plus téméraires de s'embarquer sur des destinations jugées "instables". Mais si la nature se détériore et si la culture se folklorise, l'urgence de "voir" ne se fait que plus pressante pour nos touristes-voyageurs pressés. Cette fois, la course de vitesse est stoppée nette, le besoin de repères et de certitudes dans un monde en proie au chaos a modifié l'ordre des priorités. Pour beaucoup, la question du moment est : peut-on et faut-il encore voyager ?

Les jeunes voyageront-ils moins que les "vieux" et parfois "premiers" voyageurs ? Sans doute pas, mais... L'insécurité est à la mode, notamment dans les contrées où les habitants possèdent des "biens" et du capital à défendre. Pas étonnant, dans ce contexte, que les pays "à éviter" en priorité se trouvent tous, ou presque, dans ce qu'on appelait il n'y a pas si longtemps le tiers-monde (et qu'on n'ose plus sérieusement appeler "pays en développement")...

Voilà plus d'un an que le voyage "lointain", considéré comme dangereux et compliqué, a la gueule de bois ! Nos contemporains compensent leurs grands désirs d'ailleurs par les petits plaisirs d'ici. Et l'on redécouvre toujours plus les joies du "terroir", de l'église romane du village d'à côté aux coins les plus reculés de la France profonde, sans oublier un regain soudain pour la musique "traditionnelle" corse et autre, ou encore pour un festival de danse orientale ou une exposition d'Arts premiers des peuples de Nouvelle-Guinée...

Bref, depuis le 11 septembre 2001, le monde n'est plus le même. La peur et le repli sur soi le rendent plus modeste, plus vulnérable, mais son insaisissable actualité et ses frontières poreuses lui confèrent une incontrôlable infinité. La planète est soudainement devenue moins ronde et plus carrée, succombant hélas à un manichéisme politique et religieux qu'on n'avait plus connu depuis la fin de la guerre froide.

Et le voyage dans tout ça ? Il se retrouve confronté à de nouveaux défis qui le perturbent plus qu'ils ne l'assomment. Cela dit, aventures à domicile et voyages immobiles connaîtront peut-être une nouvelle jeunesse, mais en arrivera-t-on à "rouvrir" les zoos humains comme au "bon" vieux temps des colonies ? C'est déjà fait, semble-t-il.

Sans doute devons-nous réfléchir d'urgence aux mutations en cours, aux nouvelles formes de voyages, de mobilités, d'échanges, de rencontres à inventer et à réinventer. Quant au voyageur qui arpente, tout de même ou inlassablement, les contours du globe en ces nouveaux temps de doute et d'angoisse, il s'expose plus que jamais à la misère du monde, à la rancœur de peuples trahis par l'histoire. Exactement comme ce voyageur du chez soi qui se contente

de relier quotidiennement son lieu de séjour à son lieu de travail, et inversement. La mobilité n'est plus – si elle le fut un jour ? – particulièrement dangereuse en comparaison avec le confort rassurant de l'immobilité, et parfois de l'immobilisme. Le malheur frappe au hasard ou presque, et cela n'importe où, ici comme ailleurs. On a tendance, alors que s'installe un mauvais temps sur la terre, à l'oublier...

D'une part, la fragile liberté de circulation des êtres humains, du moins de ceux qui peuvent se le permettre, est, une fois de plus, remise en cause. Pourquoi ? Peut-être que la raison de ce "repli stratégique" est à sonder quelque part dans la prétention occidentale à vouloir dominer et diriger le monde ? Et les affaires du monde ! Dans ce contexte, certains jeunes voyageurs considèrent que l'exotisme ne fait plus recette, et préfèrent s'en tenir à leur pré carré (quartier, région ou pays, c'est selon).

D'autre part, n'est-il pas criant, aveuglant même, de constater – impuissants ou plutôt indifférents – l'aggravation du clivage entre d'un côté ces voyageurs fortunés, héritiers des aristocratiques oisifs et, de l'autre, ces damnés de la terre et du reste, ces empêchés de circuler comme bon leur semble. Tous ces "sans" quelque chose ! L'époque veut certainement qu'il leur manque toujours quelque chose...

Autrement dit, ce fossé de plus en plus inquiétant entre nantis et démunis qui se promènent sur la mappemonde sans même s'entrevoir, empruntant d'autres routes, d'autres voies. Touristes et migrants, voyageurs et réfugiés, vacanciers et exilés, jamais ne se rencontrent et jamais ne se côtoient. Jeunes et vieux aussi... N'est-ce pas là, précisément, où le bât blesse ? À ce jour, l'autre du voyageur n'est pas encore un autre voyageur. Le tourisme cessera d'être diabolisé le jour où il représentera autre chose qu'une exploitation économique du Sud par le Nord. Ce qui, en dépit des déclarations de bonnes intentions – ces temps-ci très à la mode – n'est sans doute pas pour demain !

L'acte du voyage ne doit pas s'estomper, il doit seulement changer, évoluer, ce qui ne sera pas aisé, ni même concevable, sans transformation radicale de nos comportements forgés par un ethnocentrisme certain, qu'il soit d'ailleurs conscient ou non. Il faut repenser notre rapport à l'autre, s'interroger sur le sens de notre présence au bout du monde, envisager des rencontres et échanges qui soient réellement dynamiques et mutuels. Bref, il s'agit désormais d'apprendre plutôt que de prendre, d'écouter avant de parler, d'observer au lieu de juger. Le voyageur est d'abord un citoyen, quel que soit l'endroit où il se trouve. En tant que citoyen, il se doit d'agir en être responsable, en respectant ses hôtes d'un jour ou d'une vie, leur culture et leur environnement. La responsabilisation des voyageurs est au cœur même d'une éthique du voyage à développer, à diffuser, à enseigner. Ici et ailleurs. Et sans compromis douteux...

Une éducation touristique s'impose par conséquent aujourd'hui à tous les partants, à tous les *voyageants*, sans doute aussi à tous les déplacés, et bien sûr à tous les voyageurs au long cours. Cela exigera une réelle détermination et volonté de la part des professionnels du tourisme qui restent, à l'heure actuelle, fortement dominés par les exigences mortifères du marché : un tel tourisme de rencontre partagée que nous appelons de nos vœux est – pour l'instant – trop complexe, trop peu rémunérateur, et concerne trop peu de clients pour les fabricants et autres supermarchés du voyage.

En dépit des déclarations d'intentions, rien n'invite vraiment à l'optimisme du côté des tenants de "l'industrie touristique". Pour voyager – vraiment voyager – il faudra certainement chercher, imaginer et initier d'autres voies, novatrices et nécessairement alternatives. L'écotourisme est – était ? – l'une de ces voies. Une voie prisée par de nombreux jeunes sensibles au discours des écologistes. Mais, à l'heure où l'écotourisme fait bon ménage avec le

libéralisme, cette voie s'avère déjà fortement détournée de son sens premier, galvaudée et exploitée, notamment par les multinationales du voyage. Il faut aller aujourd'hui beaucoup plus loin... Et tout commence avec la jeunesse.

Le voyage comme espoir pour une paix durable ? Alors que nous entrons dans une période de longue instabilité géopolitique, le voyage reste, en dépit de tout – et surtout de ses travers –, le meilleur exemple d'une rencontre pacifique. Les jeunes voyageurs ont la responsabilité non seulement de poursuivre la tâche commencée par les "anciens", mais aussi de mieux préparer les rencontres de demain. Toute rencontre qui s'assume est aussi une confrontation, à partir de laquelle s'entame un débat d'idées. Voyager, c'est réfléchir et donc peser ses mots pour mieux porter son regard. Partir de chez soi, c'est s'aventurer chez l'autre, c'est aussi relativiser nos jugements trop hâtifs. "L'invasion touristique", si critiquée par nos contemporains, a tout de même une qualité indéniable : elle reste plus pacifique que guerrière ! Jadis, les trois C – conquistadores, croisés et colonisateurs – avaient voyagé avec la croix et le fusil en lieu et place du passeport et du guide de voyage, documents indispensables des touristes d'aujourd'hui. En dépit des méfaits avérés du tourisme, l'échange a toutefois remplacé le vol, le viol, les abus de toute sortes ; la découverte a globalement succédé au pillage...

De nos jours, le fléau majeur est ailleurs : il est à chercher – et plus encore à combattre – dans les scandaleuses inégalités économiques et sociales qui gangrènent le bon fonctionnement des sociétés humaines. Tant que les injustices se poursuivront, tant que les autochtones ne seront pas les instigateurs, les décideurs et les bénéficiaires du tourisme sur leurs propres terres, tant que le politique et le social des régions visitées resteront occultés par les voyageurs et les consommateurs de cartes postales, les touristes resteront des cibles privilégiées aux yeux de tous ceux qui n'ont rien à perdre.

Entre "eux" et "nous", la voie est ouverte mais étroite : c'est en apprenant d'eux, en les accueillant chez nous, en partant à leur rencontre et non pas en croisade – même sous les traits d'une paisible croisière – que nous pourrions à l'avenir voyager, tout en s'enrichissant du contact des cultures. La roue du voyage ne pourra plus tourner si deux camps se contemplant dans l'attente d'un affrontement : les touristes-voyageurs riches et les réfugiés-immigrés pauvres... Nul doute que, pour parvenir à renverser cette tendance et à rendre les rapports humains moins stériles, il conviendrait de faire l'éloge du voyage désorganisé, vaste programme en perspective qui devrait passionner bien des jeunes voyageurs en herbe...

Sans repenser le sens du voyage et notre propre implication dans les inégalités drainées par un tourisme international, aux yeux duquel le monde est avant tout une marchandise, il n'est guère d'espoir sérieux de voir naître demain ce tourisme "responsable et durable" (les guillemets s'imposent !), respectueux des environnements naturels et culturels qui constituent – ne l'oublions pas ! – la "vraie" richesse de notre planète.

N'est-ce pas finalement pour ces "trésors" menacés que nous voyageons avec une ferveur et une frénésie inconditionnelles d'un bout à l'autre du monde ? Il faudra bien un jour que le voyageur laisse ses bagages culturels aux siens avant de s'embarquer, et qu'il fasse ensuite le lent mais doux apprentissage, dans l'optique de son propre cheminement, de "l'efficacité" plus que symbolique du voyage spontané, désorganisé, improvisé... Pour que l'ailleurs ne soit pas un mirage ou une image, pour que l'autre ne se résume pas au même vu et revu au travers d'un miroir déformant. Pour des jeunes touristes nomades, le voyage n'est pas seulement une chance pour la paix et la rencontre, il offre également des perspectives innovantes et peut-être salutaires pour repenser le futur... ○